

Mon beau-frère m'a montré la technique, et nous avons rapidement trouvé notre rythme. En huit heures de travail, on abattait à trois une vingtaine de tonnes de charbon, qu'on chargeait dans des chariots d'un peu plus d'une tonne chacun. On y accrochait un médaillon. Il servait à nous identifier : une fois la berline arrivée au jour, on savait que le charbon venait de notre chantier.

Au début, le monde de la mine m'était totalement étranger. La noirceur, le bruit, la poussière et l'effort physique étaient éprouvants. Dès ma première journée, j'avais vidé ma bouteille d'eau en moins d'une heure.

Malgré les mises en garde, j'ai dû m'approvisionner à une canalisation non potable, dont

j'ai bu l'équivalent d'au moins deux ou trois bouteilles pour tenir le coup. En remontant, exténué, je me suis agrippé à la rampe pour ne pas défaillir.

Pourtant, ce n'était rien comparé aux dangers qui allaient suivre.

4

Défier les forces de la nature

Au quatrième jour, alors qu'on déjeunait, un bruit sourd, comme une vibration, a retenti. Après la pause, seules deux berlines sont descendues et puis, plus rien. Nous avons continué d'abattre le plus de charbon possible, des heures durant. Puis, en remontant, nous avons rapidement compris qu'un éboulement avait bloqué la galerie.

Avec précaution, notre chef de poste, l'un des plus aguerris de l'équipe, est allé voir. Il nous a dit de garder le plus grand silence, pour éviter un second éboulement, puis nous a fait passer un par un à travers

un passage étroit. Je me souviens de me faufiler, de ramper à travers ce trou sans fin, dont je ne percevais même pas les contours. Je m'imaginais à jamais enfoui sous la surface de la terre.

Mon beau-frère avait été désigné pour fermer la marche. À peine avait-il franchi l'obstacle qu'un nouvel effondrement scellait définitivement la galerie derrière nous. Le chef l'a arraché à la mort en l'attrapant par le bras. Ensuite, on a tous couru à perdre haleine pour sauver notre peau.

Le lendemain, on nous a affectés dans une zone instable : « la taille poussée ». Une taille, c'est un chantier d'exploitation où l'on extrait le charbon. Celle-ci était une taille "poussée", ce qui signifiait que le poids de la roche au-dessus écrasait progressivement les bois

de soutènement. Notre mission était de renforcer ces boisages qui craquaient déjà de toutes parts.

Dès notre arrivée, la tension était palpable. Nous n'étions pas les seuls à travailler dans cette taille. Il y avait d'autres équipes réparties à différents endroits, mais dès le départ, une erreur a compliqué les choses pour moi.

Au lieu de rester avec mon beau-frère ou le chef de poste, on m'a assigné à un vieux Polonais. Un homme expérimenté, sans aucun doute, mais il ne parlait pas un mot de français.

Avec une hachette et un pic à main, nous nous sommes mis au travail. Je le voyais frapper habilement des morceaux de bois pour les ajuster. Je tentais de l'imiter. À mesure qu'on avançait, le bruit était assourdissant : des craquements incessants, des bois de

20 centimètres de diamètre écrasés comme s'il s'agissait de brindilles. Les soutiens verticaux se pliaient ou se brisaient sous la pression, tandis qu'on continuait à progresser dans ce chantier infernal.

À un moment, le Polonais s'est arrêté et a commencé à mesurer. En ce temps-là, on n'avait pas de mètres rubans comme aujourd'hui. On mesurait avec la longueur du bras tendu, et on ajustait avec une "poignée de pouce" – le poing fermé avec le pouce levé pour indiquer la différence. Je le voyais couper, ajuster, et placer les bois avec une précision impressionnante.

Quand est venu mon tour, je m'appliquais à mesurer à ma façon, mais rien n'allait. Mes morceaux étaient systématiquement trop longs. Il m'a fallu plusieurs essais et un peu d'énerverement avant que le Polonais, patient, me montre exactement comment prendre la mesure correctement.

J'ai fini par couper un bois à la bonne taille. Mais au moment de le positionner à la verticale, il s'était déjà coincé à cause du poids qui forçait en permanence. Cette pression était oppressante, constante. Et toujours ces craquements sinistres autour de nous...

Nous avons continué à renforcer le boisage, avançant prudemment. Puis, soudain, tout s'est arrêté. Plus un bruit, pas même un craquement. Un silence de mort. Je commençais à respirer un peu mieux, pensant naïvement que le pire était passé.

Mais le Polonais, lui, savait. Il a posé une main sur mon épaule, m'a lancé un regard, et s'est mis à courir sans un mot. Ne comprenant pas tout de suite, je suis resté figé une seconde. Puis, pris d'un instinct de survie, je l'ai suivi.

Nous avons atteint une zone renforcée, où toute l'équipe s'était déjà réfugiée. Essoufflé, j'ai demandé à mon beau-frère :

« - Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi on a arrêté ? »

Il m'a répondu calmement :

« - Attends quelques secondes. Une minute maximum. Tu vas voir. »

Effectivement, après quelques secondes, tout le chantier s'est effondré dans un grondement terrifiant. Tout, sur toute la longueur. Mon beau-frère m'a expliqué ensuite que ce phénomène était connu.

Quand la pression atteint son paroxysme, il n'y a plus de mouvement, plus de craquement, rien. La roche est littéralement figée, comprimée de toutes parts. Mais le poids continue d'agir jusqu'au point de rupture où tout s'effondre d'un seul coup, dans un fracas assourdissant.

Ce fut une leçon brutale sur les dangers de ce métier. En une quelques jours, j'avais vécu deux événements qui, pour un débutant comme moi, furent profondément traumatisants. Mais c'était la réalité du travail à la mine : un mélange de maîtrise technique, de solidarité entre les hommes, et de grande humilité face à l'implacable puissance de la terre.

Quand j'ai un travail, je m'y implique toujours au maximum. L'idée d'abandonner ne m'a jamais effleuré l'esprit. C'était ainsi. C'est une de mes valeurs.

Pour autant, je n'étais toujours pas au bout de mes surprises...

5

Une seule chose peut expliquer ce bruit

Quelque temps plus tard, alors que nous étions en train de travailler, un grand bruit sourd a résonné dans toute la galerie, un grondement inhabituel et inquiétant. On s'est tous arrêtés net, cherchant à comprendre d'où venait ce son étrange. Le chef de poste, un homme expérimenté, s'est tourné vers nous et a dit d'un ton grave : « Il n'y a qu'une chose qui peut expliquer cela, mais pour l'instant, on continue. »

On n'a pas eu plus d'explications, et à vrai dire, on n'a pas posé de question. A la mine, les consignes étaient claires : on devait continuer notre travail quoi qu'il arrive. Alors, on a repris nos outils et on a fini notre journée comme si de rien n'était, même si l'inquiétude restait palpable.

Ce n'est qu'en remontant au jour, une fois sortis de cette obscurité pesante, que la vérité nous a rattrapés. On a appris qu'une explosion accidentelle de gaz, un « coup de grisou » comme on dit, avait frappé la mine voisine. Cette catastrophe avait coûté la vie à une dizaine d'hommes. L'annonce nous a fait l'effet d'un coup de massue.

Cette nouvelle m'a profondément marqué. En quelques instants, j'ai à nouveau réalisé à quel point ce métier pouvait être dangereux. Mon début de carrière dans les mines, déjà mouvementé, a pris une autre

dimension ce jour-là.